

**ANNETT
GRÖSCHNER**

**L'Histoire
selon Hanna**



LIANA LEVI



Elle a tout connu, Hanna: la montée du nazisme, la guerre, les bombardements dévastateurs de 1944, l'occupation russe, la faim... Pour survivre et nourrir sa famille, elle a tout fait: vendeuse de fleurs, femme de ménage à l'usine, saisonnière, colporteuse, cantinière et grutière dans la sidérurgie. Tout ça sans se départir de son humanité, ni d'un goût certain pour la beauté, deux qualités qu'elle essaiera de transmettre à ses quatre filles. À travers une vie de femme simple et courageuse, l'Histoire et ses bouleversements s'écrivent selon Hanna.

ANNETT GRÖSCHNER est née en 1964 à Magdebourg, alors en RDA. Elle a étudié la philologie allemande à Berlin-Est et à Paris. Elle vit à Berlin depuis 1983, où elle est écrivain, essayiste et journaliste. Son premier roman *Moskauer Eis* (2000) a été salué par la critique, mais c'est avec ce dernier texte qu'elle connaît le succès en Allemagne.

« Une histoire alternative de l'Allemagne de l'Est, qui met les femmes au premier plan. » *Der Spiegel*

« Ce roman dégage une force, une beauté et un amour immenses, discrets et rebelles... phénoménal. » *Die Zeit*

« Un livre à lire absolument. » *Die Rheinpfalz*

Annett Gröschner

L'Histoire selon Hanna

*Traduit de l'allemand
par Élisabeth Landes*



Liana Levi

Pour M'man

Prologue

C'est l'histoire d'Hanna Krause, fleuriste et grutière, qui vécut deux révolutions, deux dictatures, un soulèvement, deux guerres mondiales et deux défaites, deux démocraties, un empereur et d'autres chefs, des temps fastes et néfastes, ne sortit jamais de Magdebourg exceptés quelques mois dans le Berlin des années trente, mit au monde six enfants, et en perdit deux qu'elle ne put enterrer, ce qui la tourmenta jusqu'à la fin de sa vie. Hanna qui fut ensevelie sous une église, dépouillée de ses biens, se coltina chaque semaine six tas de linge sale et porta sur son dos son mari Karl, unijambiste et, sur le tard, muet, bien forcé d'aller au bistrot après l'usine, puisqu'il aimait le skat et ne supportait pas la bière en bouteille. Hanna qui, lorsque fut depuis longtemps révolue l'ère de sa boutique de fleurs dans le quartier pauvre de Magdebourg dit Le Mont Pétard, put avoir, du haut de sa grue dans l'atelier d'une usine de mécanique lourde, un bon aperçu des rapports humains au-dessous d'elle et mourut à temps, juste avant que le monde ne lui devienne incompréhensible.

L'étoile bleue

Appelée également scille. Certains disent aussi « oignon des mers » à cause de sa couleur bleue. L'étoile bleue à deux feuilles est fréquente dans nos régions. Fleurit en début de printemps, surtout dans les parcs. Bulbeuse de la famille des liliacées qui ne dépasse pas 20 centimètres. Les fleurs forment des grappes non odorantes. Demande un sol sableux et bien drainé, auquel on aura mélangé de la tourbe pour en conserver l'humidité. Attention : la plante est toxique et provoque des nausées, des vomissements et des problèmes cardiaques.

Le tramway était arrêté depuis un bout de temps Scharnweberstraße, juste après le carrefour de la Weichselstraße. Les pelles s'escrimaient sur les pavés de la chaussée, et Hanna se serait bien bouché les oreilles pour empêcher ce bruit de lui racler le crâne. Mais pas question de lâcher la laisse du chien. Devant le tramway s'affairaient cinq hommes, qu'elle put apercevoir en se dressant sur la pointe des pieds, ils dégageaient les rails de la neige et du gel le plus tranquillement du monde. *Berlinois, la Régie des Transports, c'est la rapidité, avec tout le confort.* Hanna était pressée, comme tout le monde dans cette ville – sauf, manifestement, ceux qu'elle payait pour

la maintenir en état de marche. C'est peut-être pour ça que la vie à Berlin lui avait toujours semblé si trépidante. En particulier entre le troisième dimanche de l'avent et les fêtes, quand, à son retour de Magdebourg, elle s'était trouvée, dans la Frankfurter Allee, plongée dans la cohue de Noël qui refoulait cette masse de gens jusque dans les rues adjacentes. Maintenant, début janvier, cette frénésie avait cédé la place à une hâte de routine.

Hanna réalisa soudain qu'elle avait oublié de poster la carte de vœux pour Rose. Avait-elle au moins écrit la bonne date ? Elle sortit la carte de son sac à main : 3. 1. 32. Elle hésita un instant à changer le 2 en 3. Mais la correction risquait d'attirer pour de bon l'attention de sa sœur. Autrefois Hanna prenait un coup sec sur la nuque, quand elle devait corriger la date des bons de livraison en janvier. Pourquoi lui laissait-on continuer l'école, si elle n'était même pas capable d'écrire la date correctement, la houspillait Rose. Rose avait du mal avec l'écrit, depuis ses douze ans c'est donc Hanna qu'on chargeait des écritures au magasin. Elle se demandait parfois si Rose avait jamais vraiment appris à écrire. Avec un commerce jouxtant pour ainsi dire la maternité du Land, la reine des fleurs, comme la surnommait son mari Walter, n'en avait pas besoin. Pour les comptes elle avait son époux, et Hanna. Un magasin de fleurs à côté du service des accouchées, en temps normal c'était une manne, mais à cause des crises incessantes, les affaires n'allaient plus si bien, et Rose avait expédié Hanna à Berlin, aider Margarete à tenir sa maison. Chez une autre fleuriste de Magdebourg, Hanna lui aurait fait désagréablement concurrence.

Rose et Margarete étaient les demi-sœurs d'Hanna. De « fausses sœurs », disait-elle. Contrairement à la vraie, Liese, son aînée de presque deux ans.

Sa fausse sœur Margarete occupait avec son époux Heinrich un vaste appartement Weichselstraße, près de la Frankfurter Allee, un premier étage sur rue. Le bel «étache», disait Margarete, défilant en toute innocence les règles de la prononciation, tout comme son boxer défilait à présent celles du tramway au grand dam de la receveuse qui le prétendait dans le passage. Alors qu'Hanna l'avait poussé sous son siège et, tenant la laisse au plus court, coince sa tête entre ses pieds. Le beau-frère Heinrich, lui, disait *piano nobile* pour «bel étage» mais il avait joui d'une éducation bourgeoise, contrairement à Margarete qui n'était allée qu'à l'école communale du quartier du Sudenburg.

Hanna n'aimait pas les chiens. Le boxer le savait. Nécessité fait loi: ils s'étaient vite accommodés l'un de l'autre. À vrai dire elle était censée gagner Lichtenberg à pied, mais dans la neige, aujourd'hui, c'était trop laborieux, pour elle comme pour le chien. Elle avait donc pris le tram et payé le billet de sa poche.

Le boxer se nommait Harald, Hanna l'appelait résolument Cornichon et, maintenant, il réagissait à ce nom. Depuis la fin octobre il se couchait le soir sur ses pieds, les réchauffait, et Hanna laissait faire. Pour Margarete et Heinrich le chien était un substitut d'enfant. Margarete ne comprenait pas les préventions d'Hanna envers les animaux de compagnie. À cela il y avait des raisons. Hanna avait élevé un chaton en cachette, une fois, derrière les serres du magasin de fleurs. Mais Walter s'en était aperçu et avait balancé le chaton dans la citerne d'eau de pluie, où il s'était noyé. Aujourd'hui encore, la détresse dans les yeux du chat poursuivait Hanna dans ses rêves. À l'époque elle n'avait pas pleuré. D'une manière générale elle pleurerait très rarement. D'ailleurs elle n'en avait pas le temps.

Quel âge avait-elle alors ? Dix ans ? Onze ? Derrière elle un type lui hurla aux oreilles : « Eh, la même au clebs, dites un peu à vot' bestiole d's'ôter d'mes pieds ! » Hanna se pencha entre ses jambes et vit que le chien s'était insidieusement glissé sous le siège de derrière. Elle tira sur la laisse et le ramena vers elle en grondant : « Espèce de mal élevé ! » L'animal l'effleura d'un coup d'œil indifférent, Hanna voulut s'excuser auprès de l'homme, mais il avait déjà quitté sa place.

Au début, le tour nouveau que prenait son existence avait atterré Hanna, elle se plaisait bien dans l'arrière-boutique du magasin où elle imaginait des bouquets et de nouvelles compositions dont Rose s'attribuait ensuite le mérite. Mais elle eut beau pleurer, et même supplier qu'on la laisse travailler pour la moitié de ses gages, Rose demeura inflexible. Hanna eut tout juste le droit de se choisir chez Defala, Otto-von-Guericke Straße, une valise dans laquelle Rose empila ses vêtements. « Nous avons toujours tout fait pour vous, toi et Liese ! » Hanna garda le silence, ravalant une réplique. Ne pas se montrer ingrate.

Rose et Walter qui étaient sans enfant les avaient élevées toutes les deux après la mort subite de leur mère, bien que Rose n'ait que seize ans d'écart avec Liese. À la différence d'Hanna, Liese ne se mettait jamais martel en tête, et elle savait embobiner les gens. Quand des clients entraient au magasin pour acheter des roses rouges, ils repartaient avec des marguerites, Liese les ayant persuadés qu'on surestimait beaucoup les roses et que la fine élégance des marguerites soulignait beaucoup mieux celle de la cliente. Cela ne faisait guère l'affaire de l'aînée à qui les roses rapportaient plus et qui blâmait l'imper-tinence de Liese, surtout envers les clientes. Hanna se demandait comment Liese s'arrangeait pour prendre

moins de coups qu'elle après des méfaits autrement plus graves. Il y avait quatre ans maintenant, Liese avait épousé un tailleur dont l'atelier de confection pour hommes était proche du magasin de Rose.

De sa petite enfance Hanna ne gardait que des images floues : des personnes dont elle ne distinguait pas les traits évoluaient comme derrière une vitre en verre dépoli. Leur père était quasiment effacé, de lui elle n'avait gardé que le nom : Borkowski, et le souvenir de leur mère demeurait vague, un visage auréolé d'un foisonnement de cheveux blonds. Hanna la revoyait une lettre à la main dans la pénombre de la cuisine, elle regardait le papier, avait l'air stupéfait, poussait un cri de joie et, au même instant s'écroulait par terre comme une masse, avant qu'on puisse l'en empêcher. De toute manière Hanna n'aurait pu la retenir. Elle venait juste d'avoir quatre ans.

Hanna avait beau la secouer, sa mère gisait sur le sol de la cuisine, la lettre deux fois pliée dans la main, et ne se réveillait pas. Elle avait été foudroyée. Au fait, où était Liese, ce jour-là ?

Le parfum de rose dont leur mère s'appliquait une touche derrière le lobe de l'oreille pour les grandes occasions flottait encore aux narines d'Hanna. Chaque fois qu'un corps de femme exhalait cette odeur en passant près d'elle, les larmes lui venaient aux yeux. Mais elle ne pleurait pas, les sanglots lui restaient dans la gorge.

Elle ne possédait pas de photos de ses parents, ni en couple, ni séparément. Rose et Walter disaient « le Polack » en parlant du père d'Hanna et de Liese. « Ouh, ouh, les Polacks », criaient les enfants du voisinage qui refusaient de les laisser jouer aux billes ou à cache-cache. Quand les autres prononçaient l'injure, un peu de crachat leur venait toujours aux lèvres. Hanna regardait,

fascinée, le crachat planer un bref instant dans l'air, avant de s'envoler ou de retomber, ou bien souvent, d'atterrir sur sa figure à elle. Liese s'en sortait toujours, elle courait plus vite et lâchait à temps la main de sa sœur. Hanna, elle, était vite rattrapée. Elle rentrait toute dépenaillée, ce qui exaspérait parfois tellement leur mère qu'elle la secouait comme un prunier ou la giflait à toute volée – le cou lui brûlait ensuite encore plus que la joue. « Mais bon sang, défends-toi ! » Liese, en revanche, était comme l'herbe aux goutteux, elle s'épanouissait partout et se redressait vite quand on lui marchait dessus.

Leur père avait quitté la famille avant qu'Hanna puisse se souvenir de lui. Enfant, elle se découpait des pères de papier. Tantôt ils portaient un beau costume trois-pièces dont la veste dissimulait une montre à gousset à longue chaîne, tantôt un chapeau à larges bords, une chemise à ruches et des pantalons bouffants, comme l'homme des réclames de cigarillos.

Leur père leur avait légué deux mots qu'il était seul à employer. Ce devait être du polonais. *Prosze* et *Cmientarz*. Elle s'était promis de braver l'interdiction de Margarete et d'ouvrir à un des Polonais qui faisaient du porte-à-porte dans le coin, pour lui demander ce que ça signifiait. Mais si jamais c'était quelque chose d'insultant ou même de scabreux et qu'elle perde la face ou qu'elle aille se mettre en danger ?

Le trajet d'à peine deux heures jusqu'à Berlin avait été le premier voyage en train d'Hanna. Passant la tête par la vitre, elle s'était laissé envelopper par la fumée de la locomotive qui, à travers villes et villages, tirait son monde vers la Potsdamer Bahnhof. Hanna n'avait encore jamais vu de gare en cul-de-sac, redoutant que la locomotive n'aille s'engouffrer dans le portail de la gare,

elle réintégra précipitamment le compartiment. Il y eut un à-coup et le train s'arrêta. Sur la place devant la gare, les marchandes de fleurs captèrent immédiatement son attention. Elles offraient de petits bouquets compacts et ronds d'asters bigarrés tels qu'elle n'en avait encore jamais vus. Elle se promet de revenir dans quelques mois, admirer les bouquets de printemps, peut-être pourrait-elle s'en inspirer pour la boutique de Rose.

Bien qu'elle l'eût annoncé par télégramme, Margarete n'était pas sur le quai.

Bien entendu Margarete ne s'en expliqua pas, et Hanna n'en découvrit la raison qu'ultérieurement. Son petit cinq à sept chez le gynécologue avait dépassé l'horaire prévu. Chaque mardi Margarete allait le consulter à Lichtenberg pour un « mal de femme ». Mon « mal de femme », disait-elle avec componction, comme si c'était un bijou rare, alors qu'il s'agissait tout bonnement d'une thérapie longue contre l'infertilité, la spécialité du docteur Friedrich Salinger de la Möllendorffstraße.

Hanna dut donc se débrouiller seule pour gagner la Weichselstraße. Sa première leçon en matière de grande ville, d'autant plus compliquée qu'il y avait plusieurs Weichselstraße à Berlin. « N'importe quelle petite cruche de province se serait trouvée mal dans cette fourmilière et se serait perdue en route », contera-t-elle à ses filles un jour, « mais je connaissais le district postal, et à force de demander mon chemin je suis arrivée à l'Alex, puis à la Frankfurter Allee. Par la suite j'ai appris que le mieux était de couper par le centre en tramway, mais ce jour-là il fallait me raccrocher à un mot, c'était "l'Alexanderplatz". Et voilà : mon premier trajet en métro, la moitié de mes sous envolée ! Sans parler de ce tunnel obscur à droite et à gauche qui n'en finissait pas, j'ai cru mourir de peur ».

Sa fausse sœur Margarete avait été mise au train de Berlin, elle aussi – par leur mère, au début de l'année 1914. Hanna avait alors trois mois, on était à court d'argent, et le nouveau mari de leur mère n'aimait pas ses belles-filles. C'est ainsi qu'on se débarrassait des bouches inutiles en province. À la différence d'Hanna, Margarete partait vers l'inconnu. À la Schlesischer Bahnhof, elle s'était présentée dans une agence qui l'avait envoyée Fruchtstraße servir sa future belle-mère, la patronne d'une fabrique de choucroute qui devait périr de la grippe espagnole cinq ans plus tard. Margarete serait alors venue à bout de deux guerres, la Grande et celle que lui livrait la vieille. Désormais nul ne s'aviserait plus de l'appeler Grete, encore moins Gretchen, et Heinrich Hoffrichter pouvait enfin l'épouser. Il était l'unique fils, donc indispensable sur le front intérieur – le peuple avait besoin de chou, déjà qu'il n'avait plus de beurre. Mais surtout : héritant seul d'une entreprise essentielle à l'effort de guerre, il pouvait se payer le luxe de déroger et contracter un mariage d'amour avec une fille de basse extraction – de Magdebourg qui plus est. Si encore elle était venue de Grèce ou de Munich.

Au nom d'«usine de choucroute» Heinrich préférerait celui de «fabrique de conserves de légumes». Margarete avait lancé la marque de cornichons «Heureux Événement» qui fit fureur après-guerre et qu'on appelait la compote des femmes grosses. Dix ans passèrent toutefois sans qu'aucune grossesse ne vienne couronner la consommation de cornichons de Margarete, si intense fût-elle. D'ailleurs elle faisait semblant, Margarete détestait le chou aigre et les cornichons, on l'en avait gavée, enfant, l'argent manquant à la maison après la mort du père. Un fabricant de chocolat lui aurait mieux convenu.

Les Hoffrichter avaient d'abord habité dans la Fruchtstraße la maison sur rue située à l'avant du terrain de la fabrique que dissimulaient les immeubles alentour. Mais Margarete ne supportait pas le puissant relent d'aigre qui flottait, certains jours, dans cette rue. L'odeur lui donnait des accès de mélancolie. Elle souffrait dans ses belles robes, allongée sur son canapé, et excellait si bien dans la comédie hystérique – son talent l'étonnait parfois elle-même – qu'Heinrich finit par dénicher un appartement dans la Weichselstraße, et dans le même temps, quelle aubaine, le gynécologue Friedrich Salinger. Au bel étage Margarete aurait préféré une villa, mais Heinrich haïssait l'ostentation. Il jouissait d'une réputation de révolutionnaire pour avoir épousé la bonne et acheté la paix sociale en accordant des primes, une pension de retraite et des lavabos à ses ouvriers.

Lorsque, de son aventure d'un jour avec son gynécologue, Margarete fit une liaison au long cours, il fallut trouver quelqu'un pour le chien. Salinger était allergique aux poils canins, ils lui causaient d'irrépressibles crises d'éternuements, ça portait préjudice aux affaires. De plus, la fille qui l'aidait à tenir leur maison était tombée enceinte et Margarete ne supportait pas la vue des femmes enceintes. Rose à qui elle exposait dans une lettre ses difficultés à trouver une nouvelle bonne lui répondit par retour de courrier : « Prends Hanna, je n'en ai pas besoin en ce moment, les affaires vont mal. »

À des lieues à la ronde, Margarete et son « roi du cornichon », comme la plaisantait Rose, non sans dédain, étaient bien les seuls à ne pas ressentir l'inflation et la crise économique. La choucroute et les cornichons étaient des valeurs sûres.

Officiellement Hanna et le chien accompagnaient donc Margarete chez le médecin. Dans la pratique,

Margarete les y précédait, et Hanna venait la chercher deux heures plus tard avec le chien. Heinrich n'y voyait que du feu, il passait ses journées à l'usine, où Hanna devait parfois lui apporter son petit déjeuner ou des papiers oubliés sur la console de l'entrée.

La Fruchtstraße donnait dans la Frankfurter Straße, ce qui faisait deux stations de métro : de Samariterstraße à Memelstraße. À pied avec le chien, Hanna en avait pour vingt minutes. Elle avait vite appris à se déplacer dans Berlin, même si elle n'allait guère plus loin que l'Alexanderplatz. Margarete l'en avait félicitée récemment : « Dégourdie comme une Berlinoise, plus rien de la provinciale empotée du début. Et tu as pris un joli tour de taille. »

De temps en temps, Heinrich menait Margarete et Hanna au *Rose-Theater*. On raccourcissait en passant par les cours intérieures proches de l'usine de choucroute, un dédale où Hanna n'aurait pu se retrouver seule au retour, encore moins de nuit. En comparaison, les cours de son enfance à Magdebourg-Buckau étaient des jardinets. Hanna préférait le théâtre au cinéma. De leur loge bien placée, elles avaient vu les *Brigands* de Schiller et *La Veuve joyeuse* de Franz Lehár. Les spectateurs des derniers rangs du parterre vivaient l'action avec une absence de retenue qui faisait la joie d'Heinrich, tandis que Margarete restait l'œil collé à ses jumelles – pourtant elle avait une bonne vue.

Une semaine avant le Jour des Morts, Hanna avait été reconvoquée par télégramme à Magdebourg, afin d'aider aux arrangements mortuaires, puis à la confection des couronnes de l'aveugle. « Pour que tu ne perdes pas la main », avait précisé Rose avec une nuance de sarcasme.

En revenant du bureau d'Heinrich, Hanna s'était parfois arrêtée devant les compositions florales du fleuriste

de la Frankfurter Allee. Quand elle entreprit en décembre de les imiter, Rose lui intima de laisser tomber ses grands airs de Berlin, et son maquillage par la même occasion, elle était priée de faire les bouquets comme on le lui avait appris, point à la ligne. Hanna ne dit mot. Rose en était restée aux bouquets qu'Hanna avait imaginés pour l'avant-avant-dernière saison.

Quelques jours après, on lui commandait sèchement de mettre un fichu sur ses cheveux quand elle travaillait à la boutique, au dire de Rose la coupe qu'on lui avait faite récemment au salon de la Frankfurter Allee d'après une photo prélevée en douce dans un magazine du docteur Salinger dissuadait les clients d'entrer au magasin. Quand c'était bel et bien le contraire : les gens venaient voir sa coupe, et ils en restaient bouche bée, Hanna repéra bientôt dans la rue des filles qui arboraient les mêmes cheveux courts. Seules les habituées d'un certain âge en faisaient des gorges chaudes, mais Hanna fut exilée dans l'arrière-boutique, où elle put passer sa haine de la fausse sœur sur les arrangements mortuaires. Et même parfois sur les bouquets de mariée – non sans mauvaise conscience. Mais jamais sur les bouquets de tous les jours destinés principalement aux accouchées. Hanna ne voulait en aucun cas périr de la fièvre des accouchées. Plutôt renoncer à avoir des enfants.

Trois semaines plus tard, ses doigts étaient à vif, tout verts et enduits d'une résine qui ne partait qu'avec la peau. De retour à Berlin, elle dut les baigner longuement le soir dans l'huile d'argan, sur le conseil de Margarete.

À la Saint-Sylvestre, ils firent selon la coutume couler du plomb dans l'eau pour sonder l'avenir. La voyante de l'assistance marmonna qu'elle distinguait des cristaux de neige et un embryon, ce qui n'était pas forcément signe

d'enfant et pouvait aussi indiquer un changement. Et il y avait également une forme évoquant un dragon dont Hanna devait se méfier. La nuit même, Hanna jetait secrètement le tas de plomb dans le poêle, où il se transforma en une sphère, symbole de paix.

À la fête de la Saint-Sylvestre, un jeune homme qu'Hanna ne connaissait pas avait entrepris Margarete. Coulant un regard vers Hanna, il lui avait demandé qui était cette jeune personne aux formes généreuses. Margarete avait répondu en riant qu'elle était trop bien pour lui. « C'est ma petite sœur. Ce n'est peut-être encore qu'un bourgeon, mais elle fera une sacrée belle plante et ne vous avisez pas d'y toucher ou vous vous ferez rudement taper sur les doigts, bourreau des cœurs! » Hanna avait aimé l'assurance avec laquelle Margarete avait repoussé le jeune homme pour elle et lui avait chuchoté à l'oreille: « Ce n'était pas le bon! » Elle avait aussi noté l'expression nouvelle « bourreau des cœurs ».

Depuis son retour, elle pensait souvent à Karl dont elle avait fait la connaissance à Magdebourg en dansant au Kristallpalast de la Leipziger Straße. Il lui avait écrit à Berlin, un mois après. Des vœux tout simples: *UNE BONNE ANNÉE 1933!* et une phrase: *En espérant vous revoir. Bien à vous, Karl Krause.* Margarete avait intercepté la lettre, l'avait lue, puis elle avait ri: « Notre Hanna a un soupirant. Il sait écrire des mots doux et que fait-il dans la vie? » – « Il est représentant en assurances aux chemins de fer », répondit Hanna. Sur quoi Margarete eut une moue de dédain: « Oublie-le, les représentants en assurances sont des raseurs, encore plus ceux des chemins de fer, ils ont la tête farcie d'horaires de trains. Krause est un nom trop ordinaire et un cul-de-sac. Ne te presse pas de te marier. Nous irons aux bals du printemps,

et il s'en trouvera sûrement un qui aura plus à t'offrir que ce ballot de province. Qu'est-ce que tu veux bien faire à Magdebourg? S'il te faut absolument un Karl, tu en trouveras aussi à Berlin. D'ailleurs la branche des assurances est en plein déclin. Qui a encore les moyens de s'en payer une!» Hanna s'abstint de répondre, bien qu'elle trouvât Karl rien moins que raseur. La manière dont il l'avait fait tourner au bal avait attiré l'attention, ce qui l'avait gênée, même si, théoriquement, une Berlinoise comme elle était au-dessus de la gêne. De plus c'était un joueur de foot, et, à la piscine sur l'Elbe de Katerbow, son amie d'école Anna l'avait vu plonger du pont la tête la première dans le vieux bras du fleuve.

Hanna regardait la receveuse surveiller la montée et la descente, et lorsque tout le monde fut à bord du tram, tirer de la main gauche la courroie de cuir qui déclenchait la sonnette du départ. Voilà qui lui plaisait, il lui arrivait de se demander si ce ne serait pas un travail pour elle. Elle aimait bien le calot des receveuses et la dextérité avec laquelle elles raflaient de la main gauche les pièces dans le changeur-distributeur express, un de ces mots étranges qu'Hanna aimait collecter dans un cahier d'écolier, avec les noms de fleurs compliqués qu'elle ne voulait pas oublier.

Le tramway repartit en grinçant à cause de la neige qui tombait toujours lentement vers le sol à flocons serrés.

En prévision du contrôle, elle tira de son gant le billet à sections pour elle et pour le chien. Le trou sur le 4 signifiait que le billet était valable quatre stations. Scharnweber-, Gürtel-, Möllendorff-, Normannenstraße-. Au début tout se ressemblait, le style des immeubles variait peu, mais ensuite venait le pont de la petite ceinture, puis on traversait la Frankfurter Allee, et deux arrêts plus loin, elle descendait.

Depuis la veille déjà, Hanna trimbalait une lettre de Rose à Margarete. Pour que Rose se donne la peine d'écrire à sa sœur, il fallait que ce soit important. Dès que Margarete avait quitté la maison ce matin-là, Hanna avait décacheté l'enveloppe à la vapeur. Elle la sortit de son sac et la lut. Rose reprochait à Margarete de mener dans la grande ville une vie dissolue qui avait déteint sur Hanna. Ne serait-ce que l'indécence de sa coupe de cheveux empêchait de mettre Hanna en présence de la clientèle. *Tu en as fait une petite tête de mule.* Mais jusqu'à la majorité d'Hanna, Rose restait sa tutrice, et elle voulait la récupérer *jusqu'à ce que la gamine trouve un mari qui lui apprenne à se tenir.*

Stupide rose des chiens, qu'elle aille se dessécher sur tige ! Hanna songea à jeter la lettre dans la première bouche d'égout venue, mais elle était assez maligne pour savoir que ce serait reculer pour mieux sauter. Elle allait donc être la petite Cendrillon des boutiques. À moins que Margarete ne refuse de la rendre à sa sœur ? Margarete pouvait être très obstinée, quand elle n'avait pas envie de quelque chose.

Depuis l'arrêt précédent, ça embaumait le jasmin derrière elle, aussitôt la nostalgie des serres de Rose l'envahit, elles sentaient tout bonnement meilleur que la choucroute et les cornichons aigres-doux.

Ce ne serait peut-être pas si terrible de rentrer et d'attendre que Karl se déclare. Qui sait tout ce qui allait encore se passer à Berlin ? On entendait parfois de grands bruits de bottes et des cris la nuit, des coups de feu aussi une fois, et Heinrich lui disait de changer de trottoir dès qu'elle voyait arriver des hommes dans l'uniforme moutarde de la SA. Mais de toute façon, Hanna le faisait dès qu'elle apercevait un uniforme.

D'un autre côté, ici on lui donnait du vrai café en grains, et Margarete lui avait montré comment se maquiller sans avoir l'air fardée. Depuis lors, Hanna avait toujours un petit poudrier sur elle, et quand le tramway s'arrêta de nouveau avant de passer sous le pont de la Petite Ceinture et de tourner dans la Möllendorffstraße, elle sortit le boîtier pour se repoudrer. Si on l'obligeait vraiment à revenir à Magdebourg, il faudrait dissimuler le poudrier à l'œil inquisiteur de Rose.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

La traduction de cet ouvrage a bénéficié d'une aide du Goethe-Institut



Traduit avec le concours du Centre national du livre

Titre original : *Schwebende Lasten*

Couverture : D. Hoch

Photo : DR

© Verlag C.H.Beck GmbH & Co KG, München 2025

© 2026, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Cette édition électronique du livre *L'Histoire selon Hanna* de Annett Gröschner
a été réalisée en septembre 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1307-7)

ISBN ePDF: 979-1-0349-1309-1